



D'hier et d'aujourd'hui, les femmes francophones au Canada

Le Mois de l'histoire des femmes a été créé en 1992 pour célébrer l'apport essentiel des Canadiennes à l'histoire de leur pays. En cette année de la francophonie, nous rendons hommage aux femmes francophones du Canada qui ont contribué, par leur persévérance et leur conviction, à façonner notre pays. Des femmes comme Madeleine de Verchères, qui a défendu le fort de Verchères contre une attaque surprise des Iroquois en 1692, et l'honorable Jeanne Sauvé qui, près de trois cents ans plus tard, en 1980, a été la première femme à assumer la présidence de la Chambre des communes, pour ensuite devenir la première gouverneure général, en 1984. Bien avant qu'elles obtiennent le droit de voter ou de se porter candidates aux élections fédérales et provinciales, bien avant qu'elles aient le droit de choisir une profession, les Canadiennes ont œuvré au progrès de l'enseignement, en particulier dans les régions rurales, ont servi leurs églises et se sont dévouées à d'autres nobles causes, y compris la défense de leurs droits. Voici un tout petit nombre d'entre elles — puissent leurs réalisations susciter en vous le désir de connaître davantage ces femmes émérites et toutes les autres!

Vaillantes pionnières... Lointaines aïeules

Lors de la venue des Français au XVI^e siècle, le territoire est peuplé d'Amérindiens et d'Inuits qui possèdent un mode de vie inconnu des Européens. Ainsi, les Haidas et les Iroquois vivent dans une société matrilineaire (qui ne reconnaît que l'ascendance maternelle). Chez les Iroquois, ce sont les femmes qui possèdent la terre, qui perpétuent les traditions du clan et qui tiennent les « longues maisons ». L'introduction de concepts sociaux différents bouleversera ces sociétés, et peu à peu les femmes perdront leur pouvoir ancestral.

Au XVII^e siècle, des femmes cultivées et énergiques arrivent en Nouvelle-France. Jeanne Mance (1606–1673), cofondatrice de Montréal en 1642 avec Maisonnette, travaille avec acharnement à la fondation de la colonie. Première infirmière laïque de toute l'Amérique du Nord, elle fonde également l'Hôtel-Dieu de Montréal un an plus tard.

Lors du peuplement de la Nouvelle-France, de 1663 à 1673, plus de 700 « Filles du Roy », jeunes orphelines pupilles du roi de France, viennent prendre mari dans la colonie. Dans une note datée du 10 novembre 1670, l'intendant Talon décrit les qualités voulues chez les Filles du roi :

« Il serait bon de recommander fortement que celles qui seront destinées pour ce pays ... soient saines et fortes, pour le travail de campagne, ou du moins qu'elles aient quelques industries pour les ouvrages de main. »

Marie Guyart de l'Incarnation (1599–1672), dont on célèbre cette année le 400^e anniversaire de naissance, arrive à Québec un peu plus tôt, soit en 1639. Aidée par Madeleine de La Peltrie (1609–1671) et quelques compagnes ursulines, elle ouvre une école destinée aux Françaises et aux Amérindiennes.

La rigueur des conditions de vie dans le Nouveau Monde a forcé les femmes à faire preuve de force et de résistance. Mais tandis qu'un grand nombre d'hommes menaient la vie aventurière de coureur des bois au service de la Compagnie du Nord-Ouest, les femmes, elles, restaient à la maison à élever leur famille. Sauf Marie-Anne Gaboury-Lagimodière. En effet, au tournant du XVIII^e siècle, elle a pris avec son mari la route de l'Ouest pour finalement aboutir à la Terre de Rupert. Elle a voyagé en canot aux côtés des hommes et a survécu le voyage, devenant la première femme blanche à s'installer dans le Nord-Ouest canadien. Elle a passé 74 années de sa vie dans cette partie du pays, sillonnant les prairies. Avant de s'éteindre à 95 ans, elle a vu son petit-fils, Louis Riel, devenir chef des Métis.

Marie-Anne n'a toutefois pas été la seule Canadienne à tenir tête aux éléments. Née en 1872, Émilie (Fortin) Tremblay a été la première femme à franchir la passe Chilkoot qui mène au Yukon. C'était en 1894. Pendant 18 mois, elle et son mari ont prospecté la région à la recherche d'or avant de s'installer à Dawson, où Émilie a pris la gérance d'une boutique de vêtement pour femmes. Émilie doit toutefois sa renommée à son implication sociale, notamment à son travail au profit des voyageurs, des missionnaires et des veuves. Membre à vie de l'Ordre impérial des filles de l'Empire, elle a aussi participé à la fondation des Ladies of the Golden North (Dames du Nord doré) et a assumé la présidence des Yukon Women Pioneers (Pionnières du Yukon).

Depuis plus de quatre siècles, les Canadiennes font preuve de force et de courage. N'oublions pas... la dignité et le courage des Acadiennes, séparées de leur famille lors du Grand Dérangement de 1755. Elles demeurent à jamais dans notre mémoire collective.



La Fédération des dames d'Acadie célèbre ses 25 ans!

À Campbellton (au Nouveau-Brunswick), à la fin des années 60, Gemma Pelletier-Caron met sur pied le Cercle des dames d'Acadie afin de promouvoir les droits de la femme ainsi que la sauvegarde et la défense des droits des francophones. Deux autres cercles se créent, l'un à Bathurst et l'autre à Moncton, puis s'unissent au premier pour former, en 1974, la Fédération des dames d'Acadie. Gemma devient présidente de cette fédération qui travaille sur de nombreux dossiers, dont la lutte contre la pornographie et la violence, la promotion des métiers non traditionnels pour les filles, la formation des femmes désireuses de se lancer en politique ou en affaires, les droits des travailleuses au foyer, etc. En outre, la Fédération met sur pied le Réseau des femmes francophones du Nouveau-Brunswick en vue de protéger la langue. Les femmes de la Fédération des dames d'Acadie sont profondément sincères et motivées, tout comme leurs aïeules.

Persévérantes et militantes, les premières associations de femmes francophones

En 1914, la bénévole Almada Walker-Marchand (1868-1949) organise à Ottawa une première réunion de femmes canadiennes-françaises, afin de ramasser des fonds pour affréter un bateau-hôpital. Plus de 400 femmes répondent à son appel. Ce rassemblement se transforme rapidement en association, et dès 1918, la Fédération des femmes canadiennes-françaises est officiellement créée. Almada en assume la présidence pendant 32 ans. À ses débuts, le regroupement travaille à l'épanouissement de la Canadienne française dans les domaines de l'éducation, de l'économie, de la culture et de la politique. Au cours des ans, la Fédération se ramifie et adapte son mandat aux besoins de la francophone vivant en milieu minoritaire. À l'heure actuelle, dix-sept associations membres sont réparties dans tout le Canada, hors le Québec, rejoignant plus de 7 000 femmes.

En 1907, Marie Gérin-Lajoie (1867-1945) cofonde avec Caroline Bélique (1852-1946), la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, qui regroupe des femmes francophones désirant travailler à la promotion de leurs droits civiques et politiques. Ces femmes réclament une réforme du *Code civil* et exigent, une commission d'enquête sur les droits de la femme. En 1922, avec 400 suffragettes francophones et anglophones, Marie tente d'obtenir du premier ministre du Québec, le droit de vote pour les femmes. Malgré le travail acharné de plusieurs femmes, dont Idola Saint-Jean (1880-1945) et Thérèse Casgrain (1896-1981), le Québec attend jusqu'en 1940 avant d'accorder ce droit.



Une active francophone de l'ouest ...

Depuis près de quarante ans, Irène Fournier-Chabot travaille au bien-être des francophones de l'Ouest. Élevée à Ferland, en Saskatchewan, Irène commence par aider sa mère, Pearl Kemp-Fournier, à mettre sur pied des sections de la Fédération des femmes canadiennes-françaises dans les provinces de l'Ouest. Par la suite, elle devient vice-présidente et représentante de ces provinces au conseil d'administration de la Fédération, puis coordonnatrice. En 1970, grâce à sa persévérance, le Collège Mathieu, la seule école secondaire française privée de l'Ouest, ouvre ses portes pour accepter les ... filles! Significative et chère à ses yeux, cette victoire concrétise un engagement soutenu auprès des femmes francophones de sa communauté.

Créatrices francophones, quelques écrivaines d'hier et d'aujourd'hui...

Marie Morin (1649-1730), née à Québec, est reconnue comme la première écrivaine francophone née au Canada. Deux siècles plus tard, les créatrices sont devenues journalistes, romancières, éditrices, peintres, céramistes, sculpteuses, pianistes, poètes, etc.

Quelques écrivaines...

Éva Circé-Côté (1871-1949) signe ses chroniques journalistiques sous le pseudonyme de Julien Saint-Michel dans *Le monde ouvrier*. Elle fonde la Bibliothèque municipale de Montréal en 1903 et écrit la même année *Bleu, Blanc, Rouge*.

Jovette-Alice Bernier (1900-1981), née à Saint-Fabien-de-Rimouski, est surtout connue comme journaliste et humoriste (avant l'heure), faisant crouler de rire les auditeurs des années 50 grâce à l'émission radiophonique « Quelles nouvelles ».

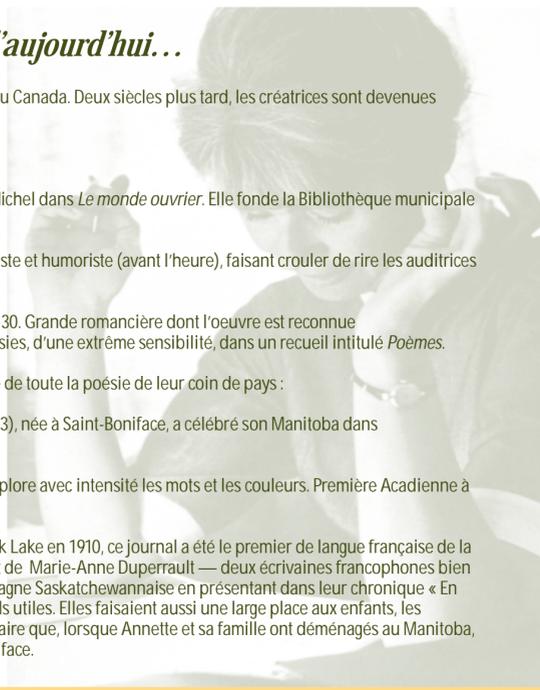
Anne Hébert (1916-), née à Sainte-Catherine-de-Fossambault, commence à publier à la fin des années 30. Grande romancière dont l'oeuvre est reconnue internationalement par le public et la critique, Anne Hébert a également publié l'ensemble de ses poésies, d'une extrême sensibilité, dans un recueil intitulé *Poèmes*.

Hors Québec, deux importantes romancières, lauréates de grands prix littéraires, ont nourri leur prose de toute la poésie de leur coin de pays :

Antonine Maillet (1929-) née à Bouctouche, a recréé la mémoire acadienne, et Gabrielle Roy (1909-1983), née à Saint-Boniface, a célébré son Manitoba dans d'admirables textes.

Dyane Léger (1954-) est née à Notre-Dame-de-Kent, près de Moncton. Poète, mais aussi peintre, elle explore avec intensité les mots et les couleurs. Première Acadienne à publier en Acadie, son recueil *Graines de fées* reçoit en 1980 le prix France Acadie.

Les francophones de l'Ouest canadien avaient leur hebdomadaire : *Le Patriote de l'Ouest*. Fondé à Duck Lake en 1910, ce journal a été le premier de langue française de la Saskatchewan. *Le Patriote de l'Ouest* a donné son envol à la carrière littéraire d'Annette Saint-Amant et de Marie-Anne Duperrault — deux écrivaines francophones bien connues et respectées en Saskatchewan. Toutes deux ont touché les femmes et les enfants de la campagne Saskatchewannaise en présentant dans leur chronique « En famille » des poèmes et des histoires d'intérêt pour les femmes, en plus de leur donner trucs et conseils utiles. Elles faisaient aussi une large place aux enfants, les encourageant à leur écrire pour parler de leur vie et de leurs activités. La section est devenue si populaire que, lorsque Annette et sa famille ont déménagé au Manitoba, celle-ci a continué à publier sa chronique pour les femmes et les enfants dans *La Liberté* de Saint-Boniface.



Pour mémoire... petit jeu-questionnaire

- Population de sexe féminin dont langue maternelle est le français ?
 - 4 100 120
 - 3 392 260
 - 2 766 150
- Que signifie le terme « société matrilineaire » ?
 - Groupe social composé uniquement de femmes
 - Ensemble des membres d'une même famille
 - Ascendance par la mère
- Quelle grande pionnière a cofondé Montréal ?
 - Marie Rollet
 - Marguerite Bourgeoys
 - Jeanne Mance
- Quelle fédération nationale Almada Walker-Marchand a-t-elle fondée ?
 - Le Regroupement des centres de santé
 - La Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises
 - L'Association des collaboratrices et des partenaires en affaires
- Quelle victoire a obtenue Irène Fournier-Chabot pour les filles de sa communauté ?
 - La création d'un réseau de soutien
 - L'ouverture d'un centre récréatif
 - L'admission des filles dans un collège masculin
- Qui étaient Irma Levasseur et Catherine Jérémie ?
 - Des fondatrices d'associations de femmes
 - Des éducatrices
 - Des pionnières francophones en médecine
- Quelle femme est reconnue comme la première féministe francophone ?
 - Marie Gérin-Lajoie
 - Marie Morin
 - Madeleine de La Peltrie

Les femmes francophones et les sciences

La présence des filles en sciences dans les universités canadiennes est récente et encore discrète, malgré une augmentation progressive qui s'inscrit dans un mouvement d'affirmation réel.

Un peu d'histoire...

Vers 1883, des écoles de médecine en Ontario s'ouvrent aux filles. Au Québec, l'université McGill ne les accepte qu'à l'école normale et en arts où elles doivent s'asseoir à l'arrière des classes avec leur chaperonne. Jusqu'à cette époque, les femmes étudiaient par elles-mêmes, comme Catherine Jérémie (1664-1744), sage-femme émérite qui étudiait les plantes indigènes afin de percer les secrets de la médecine indienne. Marie-Henriette Ross (1762-1860), mieux connue sous le nom de « Grand-mère Ross », était une Acadienne dont le talent et les aventures lui ont valu d'être consacrée dans l'histoire folklorique de la Nouvelle-Écosse. Elle était sage-femme et guérisseuse pour les colons français et anglais de Cap-Breton, et a continué de l'être même quand elle est devenue aveugle et âgée: ses services comme guérisseuse étaient très en demande. Irma Levasseur (1878-1964), première femme francophone à pratiquer la médecine, a fait ses études aux États-Unis.

En 1918, les filles peuvent enfin s'inscrire en médecine. À la même époque, les universités francophones ne les admettent que pour assister aux conférences. L'Université de Montréal leur ouvre enfin les portes de sa faculté des sciences dans les années 20. Ses bachelrières sont surtout infirmières, mais il y a quelques chimistes et botanistes, dont Marcelle Gauvreau (1907-1968), lauréate du Prix de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences en 1940. Malgré cet honneur, la lauréate ne se trouve aucun poste dans l'enseignement supérieur.

Dans les années qui suivent, les professions libérales s'ouvrent aux femmes. En 1996, le taux d'inscription des femmes en médecine et en droit a rejoint celui des hommes, ce qui n'est pas le cas en génie, car malgré certains progrès de 1988 à 1995, la participation des femmes (francophones et anglophones) est passée de 12 à presque 20 pour cent dans les programmes du premier cycle, de 10 à 20 pour cent dans ceux de deuxième cycle et de 6 à plus de 10 pour cent au troisième cycle, ce qui demeure insuffisant. On attribue ce décalage en partie aux stéréotypes véhiculés par la société.

Afin de aider les femmes à entreprendre ou à poursuivre des études supérieures en sciences et en génie, certaines universités (par exemple au pied des réseaux de femmes qui appuient les étudiantes et les chercheuses. Les conventions collectives des professeurs (par exemple à l'Université du Québec à Montréal) et certaines clauses d'actions positives ont permis d'augmenter le nombre de femmes dans l'enseignement supérieur. Probablement qu'une université engagerait Marcelle Gauvreau... de nos jours!



Pour mémoire... Réponses

- 3 392 260
- Ascendance par la mère
- Jeanne Mance
- La fédération nationale des femmes canadiennes-françaises
- L'admission des filles dans un collège masculin
- Des pionnières francophones en médecine
- Marie Gérin-Lajoie